

Arc et flèches

C'était, avec cette arme redoutable des indiens d'Amérique, nos indiens !, l'un de nos jeux favori. A l'automne surtout. Le matériel en était tellement simple, que l'on n'aurait su se priver d'une telle manière de s'amuser.

Il suffisait de trouver une belle branche de noisetier, de la tailler de la longueur d'un m environ, d'entailler les deux extrémités, de la plier et ensuite d'attacher la ficelle dans les deux encoches. Le voilà, votre arc. Pour les flèches, tout aussi simple. Aller couper de beaux roseaux bien droits derrière la scierie du village, tailler la base en v renversé, mettre un culot à l'extrémité. En manque de culot, enfoncer simplement un bout de sureau.

Et voilà, le tour est joué. Vous allez pouvoir à partir de votre arme déguiller autant de mauvais blancs que vous voudrez, ou d'indiens d'une autre tribu que la vôtre. Vous étiez Apaches, en face, ce seront les Sioux ou les Pawnees !

D'où vient le goût des ars et des flèches ?

Sans aucun doute des lectures de l'enfance, romans¹, bandes dessinées et autres. Mais aussi des films que l'on peut déjà visionner grâce la TV d'un oncle, Rintintin en particulier. On veut faire la même chose, les imiter. Et c'est ainsi que la maison se remplira de nombreux arcs et flèches. Arcs qui perdront de la détente au fil du temps, d'où la nécessité d'en fabriquer de nouveau qui ne vous coûteront pas plus chers que les premiers.

Il n'est pas facile dans la littérature locale existante, souvenirs de nos vieux Combiens, de trouver une référence à ces jeux d'indiens. Suivons néanmoins nos deux Aubert, père et fils, qui s'amuserent en d'autres temps du côté du Solliat.

Autrefois les horlogers travaillaient à domicile, comme père et l'oncle Georges au cabinet, jusqu'à 9 heures du soir, ce qui s'appelait veiller. Pendant ce temps l'oncle Léon ou la tante Marie lisait les romans d'Urbain Olivier à haute voix pour que les horlogers du cabinet entendent.

Pour mon compte je lisais le soir les livres de Gustave Aimard, des romans d'indiens, de guerres, d'incendies, etc. J'en étais tellement émotionné que je n'osais pas passer dans les corridors sombres. A cette époque pas d'électricité, le corridor d'en bas était éclairé par une minuscule lampe à huile placée sur une tablette vis-à-vis de la porte des escaliers. Celui d'en haut était éclairé par un ustensiles du même genre. La tablette qui le supportait existe encore, à gauche de la porte de la cuisine.

Samuel Aubert, Souvenirs de jeunesse, version de 2011 (nous sommes à la fin du XIXe siècle).

C'était aussi la saison du tir à l'arc. On fabriquait des arcs avec de souples tiges de noisetier que l'on allait cueillir sur la côte du Rochery, et des flèches

¹ En particulier les Gustave Aimard ou les Albert Bonneau.

avec des esquilles de bois que l'on taillait avec le couteau que chaque garçon portait dans sa poche, relié à un bouton du vêtement par une chaînette. On ne disait pas tailler le bois, on disait chappuiser. On n'essayait pas de placer les flèches sur une cible, seule la distance trahissait la puissance de l'arc, la qualité de la flèche et bien entendu la force du tireur nous intéressaient. On essayait de tirer par-dessus la maison au risque de perdre les flèches sur le toit.

Daniel Aubert, Souvenirs d'enfance, 2003 (années vingt).



Le matériel est désormais un tantinet plus moderne !

ARCS ET FLECHES

Le temps des arcs et des flèches. J'y découvre après coup, par la magie du souvenir, des heures qui furent parmi les plus riches de mon passé d'enfant. Ainsi je me revois devant la maison, muni de l'un de ces arcs de noisetier et décochant des flèches qui vont droit dans le ciel bleu, au-dessus des fils et des poteaux.

Ces flèches étaient faites avec des joncs que nous allions cueillir derrière la scierie, dans cet immense no man's land à la terre blanche gorgée d'eau où ils poussaient en une épaisse savane où n'allaient quère

que nous autres les enfants du village. Et Petiot, qui y avait sa cabane bourrée à craquer de toutes les richesses qu'il avait ramenées du Creux Martinet. Nous choisissions les joncs les plus forts et les plus droits que nous coupions à la base avec nos couteaux. Nous en ramenions ainsi de pleines brassées pour les apprêter plus tard à la maison, pour moi l'atelier étant la boutique où j'avais ma réserve de culots, dans un carton, au fond du vieux buffet grenat. Ceux-ci avaient été recueillis sous le stand où ils giclaient lors des tirs militaires. Il suffisait alors de les enfiler au petit bout du jonc, de couper l'autre extrémité en V renversé, à soixante ou septante centimètres, et la flèche était prête. Il nous arrivait aussi, pour remplacer les douilles quand celles-ci venaient à manquer, d'utiliser des morceaux de sureau. Un tel arbre poussait de même derrière la scie, contre la cabane à Jules-Louis qui s'effondrait. Ces bouts de sureau, de 10 cm de longueur environ, à la moelle tendre, étaient enfilés sur le petit bout du jonc. Mais de telles flèches, plus légères, ne permettaient pas d'aller très loin. Aussi leur préférons-nous les traditionnelles, avec culot, qui étaient parfaites en leurs longues trajectoires.

L'arc lui était de noisetier. Une branche coupée à un buisson des Ecrottaz, droite et souple, d'un mètre de longueur, ou à peu près. Avec deux encoches taillées

aux extrémités. Pliez la branche, attachez la ficelle, et voilà, le tour est joué, l'arc prêt pour toutes les petites guerres de la région.

Et quelle arme magnifique nous avions ainsi, les amis. Les poteaux de téléphone en savaient quelque chose, eux. De même que les lampadaires dont les cloches étaient bosselées. Mais là, n'était-ce pas plutôt avec les carabines à plomb ? La souplesse du noisetier frais, sa détente. Nom de sort, vous auriez tué un bison qui serait passé par là même à cinquante mètres avec un tel arc !

Et nous voilà par un après-midi d'automne partis pour les campagnes du village. Une fois de plus. Mais cette fois-ci déceimment armés. Ah ! les indiens qui se cachaient aux Landes, derrière les replis du terrain, n'avaient qu'à bien se tenir ; eux qui pourtant étaient nos maîtres et dont la vie si riche, avec tentes, armes et chevaux, n'était qu'une longue et interminable chasse qu'on enviait. Et ainsi, d'une flèche à l'autre, nous traversions la Sagne, nous montions les Brûlées pour arriver là-haut où l'on est si bien.

Arcs et flèches que nous avions créés de nos mains. Avec ces couteaux d'éclairieurs que possédaient mes deux frères qui avaient d'un côté une grosse lame et de l'autre quelques dents de scie, avec un manche de deux couleurs, rouge et noir. Un jeu parfait que somme toute nous n'avons pas assez pratiqué. C'est que notre

imagination, excitée sans cesse par l'attrait du nouveau, nous appelait vite à d'autres jeux.

Et ces arcs, devenus secs, sans détente, nous les retrouverions un jour pleins de poussière au fond des casiers à bois de la grange, souvenirs encore de nos belles journées d'autrefois.



Arcs et flèches, d'accord, mais aussi arbalète, un engin qu'avait façonné bien autrefois un oncle pour son neveu, frère de notre père.



Hector, il n'y avait que lui qui pouvait avoir des pistolets pareils ! Le vrai cowboy, avec une paire de colts pour dégommer des indiens !

CALENDRIER hebdomadaire

1959

JANVIER

FÉVRIER

Dimanche	Anc lance	massue kasrang	1
Lundi	arbalète x flèche 1 x	couteau manipon pistolet	2
Mardi	flèche 2 x	fusil l'asso- tente	3
Mercredi	tomokak	tomokak - braudier	4
Jeudi			5
Vendredi			6
Samedi			7

(Hand-drawn sketches of tools and objects are visible on the left side of the calendar page.)

L'almanach Pestalozzi d'un enfant de douze ans.

